



1

On pourrait penser qu'une femme ayant donné naissance à cinq garçons serait transportée de joie à l'idée de mettre au monde une fille, mais ce ne fut pas exactement le cas de Mrs Spencer. Bien sûr, elle se réjouit en voyant que sa petite Anne était bien dotée de deux yeux, deux bras, deux jambes et tout ce qu'on pouvait espérer d'une enfant en pleine santé, mais la bonne dame était tellement accaparée par le souci de sa maisonnée, particulièrement par les soins à donner à James, John, Edmund, Oliver et Robert, qu'elle n'accorda à sa fille qu'une affection distraite, du genre de celle qu'on dispense à un gentil animal familier. On le caresse de temps en temps, et on l'apprécie, à condition qu'il ne traîne pas trop souvent dans vos pattes et qu'il ne fasse pas pipi sur les tapis.

La famille Spencer vivait dans la petite ville de New Alresford, une bourgade du Hampshire au nord-est de Winchester, enrichie par le commerce de la laine et l'élevage de moutons. Les Spencer logeaient dans une respectable bâtisse sans charme, mais bien adaptée à une famille nombreuse, avec sa grande cuisine,

ses nombreuses chambres en mansarde, et son jardin laissé à l'état de nature, que bordait un ruisseau. Les jeunes Spencer avaient l'habitude d'y observer les libellules, d'y attraper des grenouilles et d'y mouiller leurs souliers. Le père, Mr Spencer, un respectable gentleman, passait le plus clair de son temps seul, dans sa bibliothèque, à lire à l'abri du vacarme de sa progéniture. Son épouse avait fort à faire pour gérer la maisonnée avec les maigres revenus de leur petit domaine, que Mr Spencer administrait avec une désinvolture fâcheuse. Ainsi, par la faute de sa négligence, la famille, qui aurait pu vivre confortablement si ses biens avaient été correctement exploités, devait se contenter d'un revenu modeste. Heureusement, Mrs Spencer était dotée d'un grand sens pratique. Elle était économe, savait coudre, former ses domestiques et cultiver son potager. Elle avait beaucoup d'énergie et elle était d'une inépuisable bonne humeur, toujours prête à rire des bêtises commises par ses fils. Mrs Spencer se montrait ravie d'avoir de la visite, et ses voisines ne se privaient pas de venir chez elle, sachant qu'elles y trouveraient toujours du thé bien sucré, une tarte sortant du four et une oreille complaisante. Si l'on pouvait reprocher quelque chose à cette dame, c'était sa totale absence d'imagination et de curiosité. Comme si imagination et curiosité avaient sauté une génération pour façonner l'âme de sa fille Anne.

L'un après l'autre, les fils Spencer quittèrent le foyer pour poursuivre leurs études, ce qui s'avéra coûteux. Avec son enthousiasme habituel, leur mère trouva la solution : elle décida d'accueillir en pension de jeunes garçons que son mari et elle se chargeraient d'éduquer.

N'y avait-il pas des chambres libres ? Mr Spencer et elle – surtout elle, en vérité – ne s'étaient-ils pas correctement acquittés de leurs devoirs de parents en apprenant à leurs enfants à bien se tenir, à lire, à écrire, à réciter leurs prières et à compter ? Ils sauraient assurément en faire autant avec les jeunes gentlemen qu'on leur confierait ! Il se trouva dans le voisinage trois familles intéressées par cette proposition. Ainsi, la maison qui aurait pu profiter d'un calme bienvenu se trouva-t-elle à nouveau bruyante et remplie, au grand désespoir d'Anne.

Quiconque observait Anne Spencer au sein de sa famille ne pouvait s'empêcher d'être surpris. Elle était grande, mince et brune, avec de beaux yeux couleur noisette et un teint vif, alors que ses parents et ses frères avaient tous les cheveux blonds, les yeux bleus et une tendance à l'embonpoint. Quant à son caractère, il était calme et rêveur. Elle possédait une imagination des plus riches, à l'opposé du tempérament actif de sa mère et de la réserve distante de son père. Bref, Anne était une étrangeté dans la maison Spencer, tel un bébé perruche qui aurait été couvé par un couple de merles. Par la force des choses, elle s'était habituée aux grandes tablées bruyantes, aux courses des garçons dans les couloirs et aux montagnes de linge à laver, repriser et repasser. Mais la vie domestique, qui faisait le bonheur de sa mère, ne peut suffire à une jeune fille de dix-sept ans, surtout si elle est rêveuse : Anne avait son jardin secret.

Quand elle n'était pas occupée à une tâche ménagère, comme nourrir les poules, étirer une pâte à tarte ou visiter les pauvres, Anne se réfugiait dans la mansarde qui

lui servait de chambre, et fermait la porte. Là, à l'abri des cris, des rires et des disputes, assise dans un vieux fauteuil couvert d'une tapisserie décolorée, elle s'adonnait à son activité favorite : la lecture. Elle dévorait les pièces de Shakespeare. Elle vibrait aux récits palpitants de voyages à l'autre bout du monde, et la poésie lui arrachait des soupirs et des larmes. Anne lisait avant de se lever, jusqu'à ce que le bruit des pas de la servante chargée d'allumer le feu la tirât du lit. Elle lisait dans la journée, quand son père vaquait aux devoirs de sa charge et que sa mère n'avait pas besoin d'elle. Elle lisait le soir, à la bougie, après avoir bâclé ses prières et avant de sombrer dans le sommeil. Bref, Anne était une jeune fille pleine de vie et de rêves romanesques, prête à devenir une héroïne.

Hélas, la vie ne lui en avait guère donné l'occasion, jusqu'au jour où Mrs Spencer, une lettre à la main, entra dans la cuisine où Anne était occupée à peler des pommes pour en faire une tourte.

— Anne, tu es là ? Je viens de recevoir une lettre de ma cousine Jenny.

Anne fronça ses jolis sourcils. Sa mère était issue d'une famille si nombreuse que la jeune fille s'y perdait.

— Jenny... La fille de votre tante Augusta ?

Mrs Spencer se mit à rire.

— Mais non, voyons ! Jenny est la fille cadette de mon oncle Roderick, celui qui s'est coincé la tête dans une roue de charrette quand il était petit !

— Je vois !

L'histoire de l'oncle Roderick était une de celles que sa mère racontait sans se lasser pour amuser ses invités. Elle y ajoutait tant de détails que Anne, quand elle

était enfant, se représentait l'oncle Roderick comme une sorte de monstre à la tête déformée par les rayons de charrette. Elle fut fort surprise – et déçue – quand, à l'occasion d'une visite, elle découvrit que la forme de son crâne était d'une parfaite normalité.

— Elle habite Guildford, dans le Surrey. Elle a épousé un certain Mr David Burnett, cadet de bonne famille, qui travaille comme homme de loi.

— Je ne crois pas l'avoir déjà rencontrée, dit Anne. Et que vous écrit Jenny ?

— Elle m'annonce qu'elle vient d'avoir un troisième enfant. C'est pourquoi elle me demande de l'aide !

— Oh ! Vous allez y aller, j'imagine ?

Mrs Spencer ouvrit la bouche, stupéfaite. Cette idée ne lui était visiblement pas venue à l'esprit.

— Moi ? Seigneur, non ! Qui s'occuperait de la maison ? De ton père ? Des garçons ? C'est toi qui vas y aller, Anne, évidemment.

Un voyage ! Anne était enchantée, elle n'avait quitté New Alresford que deux fois, toujours avec ses parents, pour aller visiter un vieil oncle à héritage. Mais là, elle allait partir seule. C'était presque une aventure. Tandis que Mrs Spencer, avec son efficacité habituelle, préparait bavoirs, brassières et bonnets à offrir au nouveau-né, Anne faisait ses malles, glissant au milieu des bas, chemises et jupons de quoi se nourrir l'esprit : un exemplaire de l'*Illiade*, chipé dans la bibliothèque de son père, et son roman préféré, *Pamela ou la vertu récompensée*. Elle avait lu deux fois l'histoire de cette pauvre jeune fille obligée de travailler comme domestique, qui doit résister aux avances du fils de sa patronne. Chaque fois, elle versait des larmes délicieuses.

— Quoi encore ? murmura Anne. Ah ! Shakespeare, *Roméo et Juliette*, bien sûr, et aussi *Camilla*, de Frances Burney... Qui sait combien de temps je vais rester là-bas ? Je ne pourrai pas me passer de lecture ! J'espère que le cousin David a une bibliothèque bien garnie.

Ses bagages, qui à cause des livres, s'avérèrent bien plus lourds que ce à quoi l'on pouvait s'attendre venant d'une jeune fille, furent expédiés. Anne, confiée aux bons soins d'un voisin, prit la malle-poste qui reliait New Alresford à la petite cité de Guildford. Elle passa son temps le nez collé à la fenêtre. Quelle joie de voyager au printemps ! Ce n'étaient que collines verdoyantes, prés piquetés de pâquerettes et de boutons d'or, fermes pimpantes, brebis paissant avec leurs agneaux, cerisiers et pommiers en fleurs. Le ciel était bleu pâle, orné de petits nuages espiègles. *Je me demande à quoi va ressembler cette cousine Jenny*, songea Anne. *J'espère que ses enfants ne seront pas trop bruyants. Peut-être pourrai-je m'échapper de temps en temps pour me promener ? J'imagine que ma cousine Jenny sera très occupée par ses enfants, et que son mari sera un homme sérieux, tous les hommes de loi le sont, n'est-ce pas ? Peut-être y aura-t-il dans les environs des gens intéressants. Un jeune et beau gentleman, par exemple, que je pourrais croiser par hasard. Il inspecterait ses terres en marchant d'un bon pas, plongé dans ses pensées – car il aurait eu des malheurs. Il aurait perdu sa mère, ou son meilleur ami. Il tiendrait une canne à la main, et serait accompagné par son chien. Un épagneul ou un setter ? Non, un chien plus gros, imposant. Le chien se dirigerait*

Commerçages et confusion

droit vers moi, je n'aurais pas peur du tout, et le gentleman – James, ou Robert ? – serait impressionné par mon sang-froid...

Ainsi Anne passait-elle son temps, et le trajet jusqu'à Guildford, qui n'était à vrai dire que de trente miles, lui parut finalement très court.





2

La malle-poste s'arrêta au beau milieu de High Street, la rue principale de Guildford, bordée de maisons cossues. Anne en descendit, encore étourdie par les secousses du voyage. Le voisin complaisant qui lui avait servi de chaperon ne poussa pas la galanterie jusqu'à l'accompagner jusqu'au bout.

— La maison Burnett est par là, miss, dit-il en tendant le bras vers une colline dominée par l'imposante ruine d'un château médiéval. Continuez sur High Street, passez le pont et tournez juste après l'église Saint-Nicholas.

— C'est le clocher que je vois là ?

— Oui ! Quand vous aurez dépassé l'église, vous verrez que la rue tourne. Vous longerez toute une série de maisons en briques, puis vous arriverez devant une grande bâtisse blanche isolée, avec une glycine. C'est là ! Au revoir, miss !

Vingt minutes plus tard, une Anne essoufflée poussait la grille d'une propriété. La maison, séparée de la rue par une allée de graviers qui crissaient sous les pas, était de belle taille, peinte en blanc, avec des volets bleus.

Une énorme glycine palissée au parfum sucré la recouvrait jusqu'au premier étage. De part et d'autre de l'allée, des rosiers en fleurs associés à des arbustes accueillaien les visiteurs. Tout cela parut de bon augure à la jeune fille, qui actionna avec énergie la cloche de l'entrée. Une domestique entre deux âges, à qui elle se présenta, la conduisit auprès de sa cousine Jenny.

Anne entra dans un petit salon, dont on avait tiré les rideaux pour atténuer la lumière. Elle aperçut deux personnes qui lui faisaient face : un petit homme trapu d'une trentaine d'années, à l'air austère, et une mince femme brune qui semblait nerveuse, vêtue d'une robe prune. Elle allait se diriger vers celle-ci, supposant qu'il s'agissait de sa cousine Jenny, quand une voix étouffée sortit de ce qui semblait être un tas d'étoffes empilées sur un sofa.

— Ah, voici ma petite-cousine Anne...

Jenny Burnett se redressa, faisant trembloter les boucles blondes qui encadraient son visage pâle. Elle était entortillée dans un grand châle des Indes aux couleurs fanées.

— Quel bonheur que vous soyez venue, j'ai tant besoin d'aide ! Excusez-moi si je ne me lève pas, Frederick m'a épuisée.

Le cerveau d'Anne réfléchit à toute vitesse : qui pouvait bien être Frederick ? Son mari, son fils ? Ah non, ce devait être le bébé...

Jenny la présenta à ses hôtes. L'homme austère, Mr Nicolls, était le curé de la paroisse, et la petite femme à ses côtés, son épouse. Mr Nicolls avait un visage flasque orné de favoris bouclés, auquel il s'efforçait de donner une expression sévère en plissant à demi

les yeux derrière ses lunettes. Il salua Anne en s'inclinant avec componction. Son épouse murmura quelques mots inintelligibles auxquels Anne répondit par un sourire embarrassé.

— Je suis tellement soulagée de vous savoir ici, dit Jenny. Je suis très fatiguée depuis la naissance de Frederick, et sujette à de terribles maux de tête.

Elle porta gracieusement la main à son front.

— Je ferai de mon mieux pour vous aider, dit Anne.

— Notre chère Mrs Burnett a une complexion délicate, dit Mr Nicolls d'un air sentencieux. Extrêmement délicate.

Son épouse hocha la tête, tandis qu'Anne éprouvait un pincement d'inquiétude. Si la santé de sa cousine Jenny était vraiment fragile, il y aurait beaucoup à faire. Serait-elle à la hauteur de sa tâche ?

On entendit soudain des pas précipités dans le couloir, et deux enfants firent leur entrée. Le plus grand était un beau garçon blond, qui devait avoir sept ans. Il jeta un coup d'œil à Anne et alla aussitôt se réfugier derrière un rideau. L'autre, une petite fille au regard vif, s'approcha de la jeune fille et la tira par la jupe.

— Vous êtes la cousine Anne ?

— Juliet ! protesta sa mère. On ne tire pas la robe des dames, c'est très impoli !

— Qu'elle est charmante ! dit Mr Nicolls avec un rire peu naturel.

— Ce n'est pas grave, je ne suis pas vraiment une dame, s'amusa Anne.

Mais Jenny, contrariée, fronça les sourcils :

— Si, tout de même !

On échangea quelques platitudes. Anne avait-elle fait bon voyage ? Comment se portait cette chère Annabel – c'était le prénom de Mrs Spencer – ? Puis la conversation, qui était déjà languissante, s'arrêta tout à fait. Jenny, toujours souriante, semblait n'avoir rien à dire et n'en était pas gênée. Le révérend Nicolls regardait le plafond d'un air inspiré, tandis que son épouse, recroquevillée sur son siège, évoquait une souris empaillée oubliée dans un grenier. Seuls les deux enfants mettaient un peu d'animation : assis sur le tapis aux pieds de leur mère, ils chuchotaient en dévisageant Anne avec curiosité. La situation commençait à devenir gênante. Heureusement, la domestique qui avait accueilli Anne entra avec un plateau chargé de tout le nécessaire pour le thé.

Tandis que sa cousine, qui s'était levée avec difficulté de son sofa, remplissait ses devoirs de maîtresse de maison en servant le thé, Anne, assise sur un hideux tabouret recouvert d'une tapisserie au petit point, put l'observer à loisir. Jenny Burnett était une de ces grandes blondes pâles, aux gestes lents et maladroits, qui semblait avoir poussé trop vite. Elle avait un beau visage aux traits réguliers mais elle paraissait dépourvue de vitalité et d'énergie.

Une fille rousse fit son apparition, portant un bébé qui disparaissait sous un amas de dentelles.

— Et voici mon Frederick ! dit fièrement Jenny.

On se pencha jusqu'à Anne pour lui montrer la merveille ; elle s'extasia comme il se doit.

— Les enfants sont une bénédiction, dit Mr Nicolls en chatouillant le menton du bébé.

Anne entendit la petite Juliet pouffer et résista à l'envie de lui sourire en retour.

— Ma chère Harriett et moi n'avons pas encore la chance d'en avoir un sous notre toit, poursuivit Mr Nicolls.

Il lança un regard lourd de reproches à sa femme qui rougit et baissa la tête.

— Il faut croire que le Seigneur veut éprouver notre patience, poursuivit-il. Mais je ne désespère pas de connaître un jour ce grand bonheur ! Harriett, ma chère, il est temps pour nous de laisser cette chère Mrs Burnett, elle a sans doute mille instructions à donner à sa jeune cousine.

Il toisa Anne avec condescendance tandis que sa femme se levait en bredouillant des adieux. Anne accusa le coup. Des instructions... Elle n'était pas une domestique, que diable ! Quel homme déplaisant... Après le départ du couple, Jenny s'avisa qu'Anne avait sans doute besoin de prendre un peu de repos dans sa chambre. La domestique revêche entre deux âges, qui portait le doux prénom d'Imogen, la conduisit à l'étage, jusqu'à une petite pièce qui jouxtait la chambre des enfants. Un lit étroit poussé contre le mur, une table de toilette avec son nécessaire et sa chaise, un fauteuil et un coffre en composaient tout le mobilier. La grosse malle, arrivée la veille, était déjà là. Anne s'approcha de la fenêtre, qui offrait une vue magnifique sur le jardin à l'arrière et, au-delà, sur la campagne vallonnée. Notre héroïne tira là le fauteuil, empila ses livres chéris sur le sol et décida que ce serait son refuge.

Le soir venu, Anne fit la connaissance de David Spencer. C'était un homme d'allure juvénile, aux cheveux roux indisciplinés et aux yeux rieurs qui rappelaient ceux de sa fille Juliet. Anne n'allait pas tarder à

s'apercevoir qu'il avait beaucoup plus d'humour et de vitalité que son épouse.

— Chère Anne, vous permettez que je vous appelle Anne, n'est-ce pas, puisque nous sommes en famille ? Je suis ravi de vous accueillir chez nous ! Comment s'est passé votre voyage ? Vous avez fait la connaissance des petits monstres, je suppose ?

Avant même qu'Anne ait pu répondre, il ouvrit la porte et s'écria :

— Thomas ! Juliet ! Venez saluer notre cousine !

— David, voyons ! protesta sa femme. Anne a rencontré nos enfants tout à l'heure.

Mais déjà les petits déboulaient dans la pièce et se jetaient dans les bras de leur père en riant.

— Vous saurez vous en charger, n'est-ce pas, Anne ? demanda David. Parce que ma chère Jenny en a encore pour six ou sept mois avant de retrouver suffisamment d'énergie pour agiter son éventail.

— Oh ! protesta Jenny tandis que ses beaux yeux s'emplissaient de larmes.

David lui prit la main et l'embrassa.

— Voyons, très chère, vous savez bien que je vous taquine !

Il adressa à Anne un clin d'œil complice.

— Cela marche à chaque fois, vous verrez.

Anne, bien qu'elle trouvât la plaisanterie d'un goût douteux, ne put s'empêcher de rire.

— Vraiment, David, vous exagérez, murmura Jenny.

Durant le souper, ce fut un feu d'artifice. Tandis que Jenny chipotait dans son assiette, David Burnett épuisait Anne de questions et lui contait des anecdotes sur le village et ses habitants.

— Vous trouverez ici la meilleure société, ma chère Anne. Des fermiers consciencieux, des commerçants capables de vous vendre une chèvre quand vous venez acheter de la laine à tricoter, un vieux magistrat anobli qui ne sort jamais, une lady bavarde passionnée par ses jardins, une multitude de demoiselles célibataires avec bonnets à bavolets et une ombre de moustache...

— Anne a déjà fait la connaissance de Mr Nicolls et de son épouse, le coupa Jenny.

— Ce cher révérend ! persifla David. Il est encore venu vous embêter, Jenny ? Que pensez-vous de lui, Anne ? Soyez franche !

Anne, très gênée, posa sa fourchette et bredouilla.

— Je... je ne saurais avoir une opinion si vite, monsieur.

— Quelle admirable prudence pour une si jeune personne ! Je suis impressionné par votre parfaite éducation.

— David, voyons, vous l'embarrassez...

— Je vois ça, dit David en notant la rougeur apparue sur les joues d'Anne. Ma cousine, vous vous apercevrez très vite que Mr Nicolls est terriblement pontifiant et ennuyeux.

— Il est sérieux, protesta Jenny, comme le veut sa charge. Un clergyman ne peut pas plaisanter librement comme vous.

— Vraiment ? Anne, qu'en pensez-vous ? Un homme d'Église a-t-il le droit d'être souriant, aimable, et de rire ? Voici votre copie, je vous laisse deux heures !

— Il se trouve, monsieur, qu'un de mes frères, Edmund, a fait des études de théologie. Il a été ordonné

l'an dernier. Il est très souriant et rit souvent. Du moins, il riait beaucoup quand il habitait à la maison.

Pendant quelques horribles secondes, Anne imagina son cher Edmund guindé et pontifiant à l'instar de Mr Nicolls. Non, il n'aurait pas pu changer à ce point, c'était impossible.

— Ah, vous voyez, Jenny ! poursuivit David. Quant à la femme de notre révérend, je ne crois pas lui avoir jamais entendu dire plus de trois mots. Anne va avoir besoin d'une meilleure compagnie. Ma chère, que diriez-vous d'inviter notre jeune ami William Leroy pour le thé, demain ? Et cette bonne vieille miss Cavendish ?

Il se tourna vers Anne.

— William est un charmant garçon, très méritant, et quand vous aurez parlé avec miss Cavendish pendant une heure, vous saurez tout sur Guildford, Anne ! Son père était un ami du mien. Miss Cavendish, qui était sa seule enfant, a hérité d'une rente confortable. Elle est très divertissante. À propos de divertissement, j'ai quelque chose pour vous, ma chère Jenny...

Il se leva précipitamment, sortit sous le regard étonné des deux femmes et revint bientôt avec un paquet à la main.

— Voilà, dit-il en le posant devant Jenny. Je sais que vous n'avez guère le temps de lire, mais on m'en a dit le plus grand bien.

Le cœur d'Anne se mit à battre plus vite. Un livre ! Mais Jenny, loin de déchirer le papier avec empressement comme l'aurait fait Anne, déballa son cadeau sans montrer beaucoup d'enthousiasme.

— C'est un roman en trois volumes, expliqua David. Il s'appelle *Orgueil et Préjugés*, il paraît qu'il est très drôle. Différent de tout ce qu'on a pu lire jusqu'ici !

— Écrit par... une dame ? s'étonna Jenny en découvrant la couverture qui n'en disait pas plus sur l'auteur. Eh bien, merci, mon cher, merci beaucoup !

Anne était au supplice. L'attitude de sa cousine la navrait. Si c'était à elle qu'on avait offert un tel roman, comme elle aurait été excitée, impatiente ! Ce n'était pas le cas de Jenny, qui posa délicatement les livres sur une desserte en quittant le salon.

